

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau: 323 rue de Chartres, Ann. Cont. et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. VOUS SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 11 octobre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 915 rue Canal, N.-O., Lne.

AMBASSEURS ET MINISTRES PLÉNIPOTENTIAIRES.

Les quatre ambassadeurs étrangers qui viennent d'être nommés ces derniers temps à Paris sont, tous les quatre, d'anciens ministres de différents gouvernements.

C'est une constatation plutôt flatteuse pour l'amour propre français: car chacun de ces hommes d'Etat, avant que d'être ambassadeur lui-même, a nommé ou tout au moins proposé à la ratification de son ouvrage des nominations d'ambassadeurs.

Mais il y a autre chose: c'est tout profit pour le gouvernement français d'avoir ainsi près de lui des diplomates de premier ordre, admirablement renseignés et possédant la pleine confiance de leur gouvernement qui ne demande qu'à écouter leur avis.

Mais il y a une autre chose: c'est tout profit pour le gouvernement français d'avoir ainsi près de lui des diplomates de premier ordre, admirablement renseignés et possédant la pleine confiance de leur gouvernement qui ne demande qu'à écouter leur avis.

Les obsèques de Mme Briand.

Les obsèques de Mme Briand, mère du président du Conseil, ont eu lieu le 29 septembre, à Nantes, au milieu d'une nombreuse assistance.

En dehors de M. Rault, préfet de la Loire inférieure, de M. Grandjean, député et maire de Nantes, Koch, S. Bille, Delarochette, députés, on remarquait de nombreuses personnalités parisiennes, notamment le capitaine de vaisseau Langier, représentant le Président de la République; Lépine, préfet de police; Huar, secrétaire général du ministère de l'Intérieur; Hennion, directeur de la Sûreté générale; le général Vérand, commandant adjoint de la place de Paris; Mejean, directeur des cultes; Dejean, Bonaud Varilla, Gabion, administrateur de l'Opéra; Hugues Laronx, Lamberjack, Jeanneau, Gémier, Planchon, maire dans la circonscription du président du Conseil; les officiers et fonctionnaires, etc.

Dans la cour de la gare, une foule respectueuse était massée. Le cortège funèbre s'est rendu alors à l'église Saint-Similien, trop petite pour contenir tous les assistants, et où l'absoute seulement a été donnée par M. le chanoine Cassard.

La population formant la haie sur le parcours a gardé l'attitude la plus décente.

Le char funèbre disparaissait sous les couronnes de fleurs naturelles. On remarquait notamment un sommet une magnifique couronne portant en lettres d'or, sur un ruban violet, le nom de M. René Viviani. Derrière le char venait, portée à bras, la couronne offerte par les directeurs du min. à l'Intérieur.

De l'église, le corps a été conduit au cimetière de la Miséricorde où se trouve le caveau de la famille Briand. A la sortie du cimetière, le président du Conseil a reçu à nouveau de nombreux témoignages de sympathie.

Le président est reparti pour Paris à trois heures de l'après-midi.

Les télégrammes et lettres de condoléances continuent à affluer au ministère de l'Intérieur. Le roi des Belges télégraphie de Bruxelles:

Nous prenons la part la plus vive et la plus sincère à votre profonde affliction. — ALBERT, roi des Belges, et ELISABETH.

Le roi Ferdinand de Bulgarie a adressé le télégramme suivant:

Je viens d'apprendre le cruel malheur qui vous frappe; croyez à la sincérité de mes condoléances. — FERDINAND.

L'ambassadeur d'Espagne à Paris a fait une démarche à la présidence du Conseil pour exprimer les condoléances de M. Canalejas, président du Conseil des ministres, et de M. Garcia Prieto, ministre d'Etat.

M. Georges Clemenceau télégraphie de Sao-Paulo:

Vous envoie, mon cher ami, sincère expression vives condoléances. — CLEMENCEAU.

Parmi les personnalités qui se sont inscrites place Beauvau ou qui ont fait parvenir l'expression de leurs condoléances, citons notamment: MM. Emile Loubet, Maurice Donnay, Edmond Rostand, Lavedan, etc., etc. Un grand nombre de groupements politiques et de municipalités ont également télégraphié à M. Aristide Briand.

M. Briand est rentré à Paris, à 11 h. 10. Il a été salué à son arrivée par le vice-amiral Boué de Lapeyrière, ministre de la marine, ainsi que M. Tassier, directeur de son cabinet, et tous ses collaborateurs du ministère de l'Intérieur.

LES TROIS BOURREUX.

Le « Vieslok Eroopy » publie, sous la signature S. ..., une intéressante étude sur la psychologie des condamnés à mort dans les prisons russes. Il n'est rien à quoi on s'habitue plus aisément que l'idée du supplice. Mais si par hasard on tient à la vie, il est un moyen de racheter la sienne: c'est de s'offrir à l'administration comme taurin.

On pense bien qu'il ne manque pas de candidats. Dans la même prison, M. S. ... a vu trois condamnés passer de l'état d'exécutables à celui d'exécuteurs. Le premier était une effroyable brute, condamné à la prison après un meurtre, et armé de poings énormes. Devenu bourreau, il reçut par exécution 25 roubles, et une remise de trois mois de peine. En très peu de temps, toute sa peine fut ainsi éconolée, et il est allé en somme. On le rendit à la vie civile. Mais deux mois plus tard, il reentra en prison, accusé cette fois de toute une série d'assassinats; d'avoir tué au nom de la loi, il avait conservé l'habitude d'envoyer des gens dans l'autre monde. On le condamna à y aller lui-même. Il demanda alors à reprendre son ancien rôle de bourreau, assurant qu'il s'était entretenu la main. On lui accorda cette faveur.

Le second bourreau était gardien d'une maison, et avait assassiné précédemment celui qu'il était chargé de garder. Condamné à mort, il était racheté comme le premier. Mais le troisième était tout différent. C'était un jeune garçon qui avait l'air d'un commis. Très gentil, d'ailleurs. Il apportait aux prisonniers leurs repas, et ceux-ci ne pensaient pas avoir affaire à l'homme qui leur tendrait le col. Quand le bruit se répandit qu'il exécutait aussi les sentences de mort, on n'y voulait point croire. Les captifs avaient pris l'habitude de faire la conversation avec lui. Ils lui demandèrent s'il était vrai qu'il fût bourreau. Il se défendit avec indignation. Mais bientôt il fut impossible de douter.

Pendant cette prison ne fournissait guère que deux exécutions par mois, pour trois bourreaux. C'était en de trop. On put alors s'exercer sur ce métier si particulier le jeu naturel des lois économiques. La concurrence, l'excès de l'offre sur la demande produisirent leurs effets accoutumés. Les deux bourreaux plus âgés et plus forts se ligèrent contre le plus jeune et réussirent à le boycotter. Ils le privèrent sans pitié de sa part de supplicables. Conséquence fatale! Telle est la rigueur de la Bible d'Adam Smith.

Le jeune bourreau sans travail commença à déprimer. Qu'y a-t-il de plus triste qu'un homme de bonne volonté sans clients? Ce lui-ci devint peu à peu neurasthénique. Une incurable mélancoie le rongea. Il éprouva dans toute son horreur la nostalgie de la corde. Bientôt ce fut un envire presque physique de se refaire la main, et d'étrangler un homme. Mais ses collègues se partageaient les deux condamnés du mois. Alors, n'y tenant plus, et accablant au besoin irrésistible d'exécuter quelqu'un, il se passa une corde au cou et se pendit.

Visiteur de marque.

M. Henri Bosc, avocat français, Directeur en Droit, honore la Nouvelle-Orléans dans le moment de sa visite.

M. Bosc vient de prendre part aux travaux du Congrès international qui a siégé à Washington et qui s'est occupé de l'importante question des Prisons et des Maisons de correction dans un but humanitaire, il faisait partie de la délégation représentant le gouvernement français.

Se sachant dans le voisinage de la Nouvelle-Orléans, M. Bosc a voulu y passer un jour ou deux avant de traverser l'océan; et le galant homme se montre d'une bienveillance extrême à l'endroit de notre ville et de ses habitants. Il n'aura pas eu grand temps pour voir la ville, mais il aura eu l'heureuse fortune d'avoir pendant son court séjour parmi nous le plus sympathique des compagnons, le meilleur, le plus sûr des guides, le consul de France, M. Génoyer.

L'ingénieuse mendicité.

Il est question de faire un bill en Angleterre en faveur des aveugles. Ils n'ont point dans ce pays la ressource qu'ils ont en Espagne, de se faire guitaristes, et de dîner au bas bout de la table dans les festins gaillards, qu'ils accompagnent de leurs mélodies. Ils n'ont pas comme en France les ressources de mendier sur les portes et aux portes des églises. La mendicité est strictement interdite en Angleterre, et dans ce curieux pays, ce qui est interdit ne se fait pas. Heureusement la nature humaine vainc par son ingéniosité la rigueur des lois. Dans une petite ville anglaise nous aperçûmes une vieille aveugle paraître mentalement assise. Sa petite fille, aussi pauvre qu'elle, se pencha vers elle dans les pays les plus favorisés à cet égard vint nous demander l'aumône. Nous la lui fimes avec surprise. Mais cette surprise augmenta encore quand nous vîmes cette enfant tirer de ses haillons une feuille de papier et un crayon et nous prier d'écrire notre nom. Un Anglais nous donna le mot de l'énigme. Il est interdit de mendier dans les Etats de George V, mais il est permis d'ouvrir des souscriptions. La petite fille, narquant les policemen, en ouvrait une pour sa grand-mère.

Action bienfaisante de certaines sérosités pathologiques.

M. J. boulay vient d'utiliser à Paris les sérosités pathologiques pour aider l'organisme dans sa défense contre les agents de la tuberculose et même du cancer. L'important acte de l'agglutination du bacille de Koch par le liquide des pleurésies et des péritonites tuberculeuses, le chirurgien lyonnais s'est proposé de les utiliser sur le sujet qui en était porteur ou bien même sur des malades atteints de la sérosité infectieuse.

Les résultats obtenus par M. J. Boulay en injectant le liquide précité à des malades porteurs de manifestations bacillaires aiguës furent excellents. Quant au cancer, M. J. Boulay a injecté le liquide d'ascites cancéreux à des malades incurables. La dose injectée a alors varié de 20 à 500 centimètres cubes. Une telle médication, si extraordinaire qu'elle puisse paraître, n'en a pas moins ralenti le marche d'un cancer thyroïdien et fait cesser les hémorragies et les douleurs d'un osté-sarcome du sacrum.



JOE HART'S BATHING GIRLS, à l'Orpheum semaine du 17 octobre.

Le microbe de l'ostéomalacie.

M. Archangel a découvert récemment dans des fragments de côtes ou de crêtes iliaques ayant appartenu à un ostéomalacique, un diplocoque particulier qui se cultive facilement dans le bouillon qui l'élève la gélatine et qui prend le Gram.

Ce microbe inoculé aux animaux ne produit jamais de suppuration. Le sérum des malades a un léger pouvoir agglutinant, la réaction de fixation a été négative. Par inoculation au jeune rat, certains auteurs auraient obtenu l'ostéomalacie.

Archangel a en outre trouvé le microbe dans l'urine, ce qui prouve la sépticémie. Enfin des vaccins obtenus par le procédé Wright auraient déterminé d'inflammations modérées dans la marche de l'affection.

Archangel a en outre trouvé le microbe dans l'urine, ce qui prouve la sépticémie. Enfin des vaccins obtenus par le procédé Wright auraient déterminé d'inflammations modérées dans la marche de l'affection.

Archangel a en outre trouvé le microbe dans l'urine, ce qui prouve la sépticémie. Enfin des vaccins obtenus par le procédé Wright auraient déterminé d'inflammations modérées dans la marche de l'affection.

Le nouveau jeu en Angleterre.

Voici deux jeux très à la mode dans la meilleure société anglaise: le premier est le "throwing the cap", c'est-à-dire le "jet de la casquette". Les assistants des deux sexes sont rangés sur deux lignes se faisant face. Un monsieur, entre ces lignes, jette sa casquette. Si elle tombe du bon côté, la ligne droite doit écarter de terre le battant. Tout membre du côté gauche esquissant le plus léger sourire, passe du côté droit. Si la casquette tombe à l'envers, c'est le côté gauche qui s'écartera, et les coups de droite passent à gauche, et ainsi jusqu'à ce qu'un des côtés ait absorbé l'autre.

Pour le second jeu, les couples sont désignés. Puis les dames sont rangées à l'extrémité de la piste, chacune munie d'une ardoise. Les messieurs, armés d'un bâton de crêpe, sont assignés à l'urètre. A un signal, chacun se recoupe vers sa partenaire et écrit sur l'ardoise l'alphabet. Le premier qui a fini est le gagnant.

DECOUVERTE D'UN CRIME.

Hier après midi, vers deux heures, M. Henry Lambias, gardien du pont de l'Avenue Claiborne apercevant un volumineux paquet qui flottait à la surface du Vieux Bassin et constatant qu'il en dégageait une odeur épouvantable appela son collègue, Joseph Christiana, gardien du pont du Frisco Railroad.

Celui-ci accourut et les deux hommes se mirent immédiatement en demeure de retirer cette épave de l'eau au moyen de crocs.

Comme ils procédaient à cette opération ils aperçurent un pied humain qui sortait d'une des extrémités du paquet.

Jugeant qu'ils se trouvaient en présence d'un crime, les deux hommes suspendirent leur travail pour avertir l'inspecteur de police, qui envoya plusieurs agents sur les lieux. Ceux-ci eurent tôt fait de retirer de l'eau le corps suspect et constatèrent qu'il contenait le cadavre d'un homme de race blanche étroitement cousu dans deux couvertures.

Le lugubre dévoué fut transporté à la Morgue où le coroner O'Hara commença immédiatement une enquête.

La tête du cadavre enveloppée dans des vieux journaux, portait de nombreuses coupures et avait une fracture du crâne, laquelle avait dû provoquer la mort.

Les deux gardiens du pont, interrogés par le chef des détectives, déclarèrent que le paquet avait déjà été aperçu dimanche à la surface du Bassin, mais que personne n'y avait prêté attention, supposant que c'était une épave quelconque qui flottait au gré du courant.

Hier vers midi le paquet étant venu s'échouer vers le pont de l'Avenue Claiborne, l'attention de Lambias fut attirée par l'odeur qui s'échappait et c'est alors qu'il résolut

de le retirer de l'eau. Alors que le coroner et la police procédaient à leur enquête pour établir l'identité du cadavre, une dame Reidel, dont le mari a mystérieusement disparu depuis vendredi dernier, est arrivée à la Morgue et mise en présence du cadavre l'a immédiatement reconnu comme celui de son époux.

Reidel et sa femme habitaient au N. 30 rue St-Charles. Le mari tenait une petite boutique de mercerie rue du Canal, près Bassin.

Vendredi matin il avait quitté son domicile à l'heure accoutumée et depuis lors sa femme ne l'avait pas revu.

Elle avait fait les recherches qui étaient restées infructueuses, et ce n'est que hier après-midi, en apprenant qu'un cadavre avait été retiré du Vieux Bassin, qu'elle s'est décidée de se rendre à la Morgue où elle a pu reconnaître son mari.

Elle ne subsiste aucun doute dans l'esprit de la police que Reidel est tombé sous les coups d'un assassin qui, après l'avoir dévêtu, a cherché à se débarrasser du corps en le jetant dans le Vieux Bassin.

L'autopsie du corps à la morgue a démontré que Reidel avait été victime d'un lâche assassinat et que le meurtre avait été incontestablement le mobile du crime. Le cadavre portait un instrument contondant et les pèches des habits avaient été retrouvées et vidées par les assassins.

Les policiers ont pu constater que le meurtre avait été commis depuis quelques jours. Reidel avait une montre et quelques argent sur lui lorsqu'il a été tué dans la nuit de vendredi à samedi.

Jusqu'à présent la police n'a trouvé aucun indice qui puisse la mettre sur la piste des assassins.

THEATRES.

TULANE.

C'est toujours devant des salies comblées que joue la troupe du Tulane et les applaudissements ne sont pas ménagés aux excellents artistes qui interprètent "The Climax". Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

"Paid in Full", le beau drame donné cette semaine au Crescent, fait chaque soir salle comble, et il en sera sans doute de même tant que cette pièce restera à l'affiche. Matinée demain.

ORPHEUM.

Le succès va grandissant cette semaine à l'Orpheum. Il serait difficile d'ailleurs de trouver un programme de vaudeville plus intéressant, plus varié et plus complet, en même temps qu'aussi bien exécuté.

Agent de police maltraité.

En voulant arrêter les nommés Theo. O'Brien, Geo. Farmer et Wm. Hickey, trois ivrognes qui menaient une conduite tapageuse dans un théâtre de la rue Magasin, le capitaine de police Johnson, a été assailli par les trois hommes qui lui ont porté plusieurs coups au visage. Avec l'aide d'un citoyen M. John Becker, deux des hommes ont été mis en état d'arrestation, mais le nommé Hickey a réussi à s'échapper.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIÈRE PARTIE DEUX FRÈRES ENNEMIS. IX L'ENQUÊTE FRANÇAISE (Suite)

— Voyons, Lucas, réfléchissez à ce que vous me dites... Est-il admissible que vous ne sachiez

pas comment, à la suite de quel accident... je n'emploie pas d'autre mot, vous voyez... vos vêtements étaient ensanglantés...

— Je savions point. Que vous ne vous en soyez pas aperçu tout de suite, dans cette promenade mystérieuse que vous avez faite pendant la nuit, je le crois... mais vous en êtes aperçu aussitôt après votre rentrée chez vous... et il faut bien penser que vous avez eu peur, puisque votre première précaution a été de faire disparaître ces traces... Pourquoi cette peur?

— Autrement, et si votre conscience avait été en repos, vous auriez simplement donné votre lingot à laver, aux femmes chargées de ce soin...

— Je savions pas... Faites attention, Pervenche, et ne vous obstinez pas dans une pareille réponse...

— Je savions pas... Pour la dernière fois, je vous ordonne de me dire ce que vous savez...

— Pateque, je savions rien... Les yeux étaient calmes, le front obéissant... Il y avait chez le nôtre une inébranlable volonté de ne rien dire de plus... Cela était facile à deviner.

M. de Saint-Ost est un geste d'impatience.

Cela lui répugnait d'accuser cet homme... en qui il voyait, malgré ces réticences, une âme toute noire, toute simple — et,

malgré ces mensonges, une âme toute droite... Mais, justement à cause de cela, il soupçonnait que mensonges et réticences cachaient quelque mystère... dont Pervenche tenait la clef.

Il résuma brièvement: — Vous avez menti sur l'emploi de votre temps pendant la nuit au cours de laquelle le capitaine de Lillenthal a été assassiné... Le reconnaissez-vous?

— Oui, je le reconnais... — Vous avez menti en affirmant que vous n'avez jamais eu aucun rapport avec cet officier...

— Et vous ne trouvez plus aucun mensonge pour expliquer la provenance de sang sur vos vêtements...

— Pris au dépourvu et déconcerté par cette découverte, Pervenche se tut. Maintenant, il avait les yeux clairs, comme s'il avait voulu s'enfermer encore plus avant dans son obstination.

— Et pour la dernière fois, je vous demanderais la cause de ces mensonges...

— Votre petite amie, l'aveugle, était elle-même couverte de sang...

— Elle aussi a menti... Comme vous... Et comme vous elle savait donc la vérité?

— Même mentir... Pervenche a l'air de dormir.

— Je vais donc la faire venir et l'interroger et la convaincre, devant vous.

— Un frisson, dans le grand corps

du colosse. Et c'est tout. Il est visible qu'il souffre.

Cinq minutes après, Line, de nouveau, comparait devant le juge.

Elle entendit la respiration oppressée de Lucas... et elle seule pouvait l'entendre.

— Tu es là? dit-elle. — Oui, ma Line...

Elle tendit sa petite main vers la voix. Il la prit et la garda dans la sienne.

M. de Saint-Ost n'y fit point attention. Il ne savait pas qu'elle s'entendait ainsi, parfois.

— Mon enfant, vous m'avez caché tout à l'heure que vous aviez regagné Villaville en compagnie de Lucas Girard... Pourquoi ce mensonge?

Pervenche ouvrit les yeux. Il venait de comprendre que le juge l'avait trompé... que Line n'avait rien dit... Il eut un mouvement de colère et murmura:

— C'est pas bien, c'est pas bien!

— Vous m'avez menti, pourriez-vous me dire sur votre retour, par la nuit, qu'il me paraît certain que votre mensonge avait été prévu par vous, et sans nul doute, concerté avec Pervenche...

— C'est si peu grave! dit-elle, faiblement.

— Vous en jugez ainsi. Moi, j'ai le droit d'en juger autrement. Vous avouez?

— Pateque Pervenche a com-

mené l'aveugle... Les doigts déhiscents de Line le interrogèrent la main du paysan. Le paysan seerra longuement, longuement, la main de l'aveugle.

Que comprit-elle? — Et même, reprit la fillette, qui ne semblait plus troublée, puisque Pervenche vous a parlé de ça, il a dû vous conter aussi la reste?

— Le reste? sans doute... Dites, à votre tour... et ne mentez plus...

— Il vous a raconté que, comme j'allais trop lentement, et que j'avais hâte de rentrer chez Dronard — qui me grondait — il m'a prise dans ses bras, et il m'a portée jusqu'à Villaville...

C'est même à ce moment-là, et pendant qu'il me portait, que j'ai eu un saignement de nez... violent... Je lui disais, comme ça: "Je vais tout te saoir!"

Mais lui, répondait: "Basta! ou se lavera!"

— Juste! fit le garçon qui se révolta... Je voulais pas vous donner ce détail, voyez-vous, monsieur le juge... J'aime ma petite Line comme un père aime sa fille... et je voulais pas qu'elle se saisisse, tout de même, dans le pays, que je la portais dans mes bras, la nuit... Les larmes, quelquefois, sont si venimeuses, dans les villages... Et voilà!

La main de Pervenche dit à la main de l'aveugle:

— Tu viens de me sauver... La main de l'aveugle "répondit": — A la main de Pervenche: — C'était bien facile, tu vois! Quant au juge, attentif et triste, il pensait:

— Il continuait de mentir... Mais que me cachent-ils?... C'est cette histoire de saignement de nez que est une invention, sans aucun doute... Jusqu'à présent, ce garçon et cette fille ne se sont pas quittés... et si l'un des deux voulait m'expliquer le mystère de ce sang, il m'expliquerait du même coup le meurtre...

Et tout haut: — Vous pouvez vous retirer. Je vous prie de vous tenir à ma disposition. J'aurai besoin de vous interroger encore...

Il avait parlé sèchement. Ils sortirent, lentement, se tenant toujours par la main, soulagés malgré tout.

Quelques minutes après, M. de Saint-Ost sortait à son tour. Il avait besoin de réfléchir avant de passer plus loin son enquête, et, allumant un cigare, il s'éleva dans la campagne.

Egaré n'est pas le mot, car il savait où il allait; et, au bout de l'avenue qui précédait la Faloise, tournant à gauche sur la route, il se dirigea, s'arrêtant presque à chaque pas, vers le poteau frontière.

Il ne passa point jusque là... Non loin du tas de pierres sur lequel avait été découvert, son sabre au travers du corps, le ca-

cadavre de Lillenthal, dans le pré bordant la route, un troupeau de montons passait... Gourmande eourait de-ci de-là, affairée, après quoi, retournant se coucher aux pieds du père Bianquin... Et dans ce calme matinal de la campagne, attristée ou joyeuse, le ciel gris s'interposait entre le ciel bleu et les hommes, le vieux Berger faisait retentir les échos de la solitude en jouant sur sa clarinette l'air martial de "Sambre-et-Meuse". Chaque chose à son temps, et les douces mélodies des pâtres de Virgile, s'échappant, au gré de leur fantaisie, de leurs pipesaux mélancoliques, n'avaient point trouvé un cadre digne d'elle, en ce pays, ravagé par la guerre, où les vieillards, nocturnes sont pleines encore de souvenirs funèbres.

M. de Saint-Ost lui fit un signe et le vieillard s'approcha.

— Quelle heure était-il lorsque Renaud Sauvageot est venu partager votre lit?

— Il me semble bien, monsieur le juge, avoir, en me rendormant, entendu sonner douze coups au clocher de Thlancoeur... M. Renaud vous le dira mieux que moi... parce qu'il n'a pas bien dormi... Un peu de fièvre, vous comprenez? après une pareille aventure! après avoir failli être blessé!... le pauvre garçon... légèrement, peut-être, mais il n'a pas voulu se soigner. Et